Document généré le 25 avr. 2024 04:09

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Contapontch

Jacques Renaud

Numéro 7, 1979

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15447ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Renaud, J. (1979). Contapontch. *Moebius*, (7), 21–27.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JACQUES RENAUD

CONTAPONTCH

premier conte

Dans *La Presse* du samedi, un gros journal à sensation, j'ai lu mardi dernier que la Hose du propriétaire des Sunlights de Toronto avait mis la ville en rogne. Je me suis immédiatement précipité pour voir qui faisait ça et j'ai tout de suite vu que le trouble venait d'une échappatoire mal embouchée qui ternissait sur le coin de la rue Bonnescour. Alors, tout de suite, je suis allé appeler le chef des Hoses et je lui ai demandé des explications simples, pour mes lecteurs, et voici ce qu'il m'a dit:

«D'pus janvier 1972 exactement y a un carrefour tonnant sur le ring. On n'a jamais fini avec, y nous donne des frimes, on sait pu quoi dire, on fait not' possible, on s'escrime, on s'grise de belles pattes, on s'démène, on s'tait, on s'fâche, on s'mouche, rien à faire: ça tonne tout le temps sur le ring, un vrai tonnerre de marde. Alors comme le propriétaire des Sunlights est fou, mais que y a peur des mouches, on n'a pas eu le choix, on a coupé l'eau des Hoses. D'pus c'temps-là, y fait chaud.»

Voilà.

Moé j'ai rien compris.

deuxième conte

Ça faque j'ai tout de suite sorti mon p'tit carnet de notes pour prendre des notes, dans a famille on a pas peur de t'ça, la garnotte. C'est là que voyez-vous mon père y me l'a dit:

Ça fait que j'ai tout de suite sorti mon petit carnet de notes pour prendre des notes. Dans la famille, on n'a pas peur de ça la garnotte. On est piocheur.

Alors mon père m'a dit: «Depus quand est-ce que tu travailles pour les journaux du mardi? D'pus quand qu't'écris comme Girerd? On t'avait défendu d'sortir le souèr?» Et après avoir tout noté, je lui ai répondu: «je ne sais pas ce qui m'attend mais en tout cas, soir ou pas soir, la vie c'est un encan pour les bébés.»

Y m'a pu jamais rien dit.

troisième conte

Barnabé entra le matin dans la soute à charbon et tisonna à froid l'amoncellement noir. La houille lui murmura alors: «Reviens demain à cinq heures», et Barnabé repartit.

Il passa la nuit sur le sofa qu'avait disposé dans la chambre la gardienne de nuit. Il la prit au petit matin par surprise et ne fut pas étonné d'y reconnaître sa cousine. Il s'en fit une bonne amie qui l'accompagna dans ses méandres. Il avait cinq ans.

Le soir même il revint à la soute à charbon non sans avoir remis sa clé à sa mère. Elle s'empressa de la glisser dans la poche de son tablier au cas où Barnabé en aurait besoin pendant la veillée, puis elle trempa un bout de pain dans sa soupe.

Le soir même, donc, Barnabé cuisait dans le vin quand son amie Louisine vint lui retirer le capuchon. Barnabé compta les hameçons qui pendaient aux murs de la soute et s'engagea à tout payer dès qu'il en trouverait l'occasion. Personne ne lui fit ici de remarque désobligeante, ce qui le consola des marques du destin.

Puis le soir même, encore, pris d'une intuition soudaine, Barnabé revint à la soute à charbon pour y meurtrir le riz broyé qu'on y avait jeté la veille. Mais il ne rencontra que l'œil de son père et il eût noir. Il vit la brèche se briser, le regard fendre le boulier et la suie gicler sur les fraises. Il prit la poudre d'escampette, non sans salir le tablier en y puisant la clé (trompette).

Et il abandonna sa miette.

C'est *verrat*, mais c'est comme ça.

quatrième conte

La nuit du quatorze juillet fut pour la fille du propriétaire une nuit peu commune. Disons que ce qui caractérisait alors la pire affaire était la cage engagée par le chef. Mais Louise, la fille du propriétaire, n'avait jamais eu peur de rouiller. Elle était de fer inoxydable et sortait tout droit d'une cage en papier. Ainsi, elle n'avait que faire de cuire des poublettes et des bébés. Elle aimait bien trop sa mère.

Elle tordit donc sa manche de chemise sur le tiroir et alla voir dans le couloir si le raisin dans le boudoir roulait en-dehors dans le noir.

Mais elle ne vit que des paperasses.

Elle prit donc le chemin dégueulasse et fit des grimaces à tous ceux qui riaient.

Et il y en avait.

Elle fit des grimaces à tous les bons gars forts et elle n'en vit plus jamais.

Elle était très héroïque. Elle n'avait pas peur des balais, la fille du propriétaire. Ni des briques.

Maudit qu'ale aimait donc la chicane!

Mais pas l'fric : rien qu'les bananes.

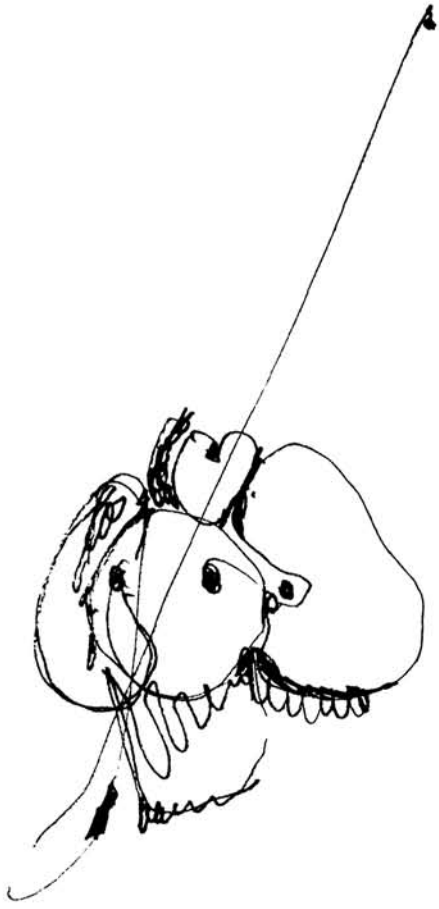
cinquième conte

Une poche de tire sainte-catherine, ça coûte pas cher. Quand Barnabé a vu que son père mangeait trop d'aspirines, il est allé voir sa tante Alphonsine pour lui expliquer la situation. Sa tante Alphonsine lui a immédiatement dit: «Mon cher Barnabé, si tu t'imagines que le prix des néons a augmenté depuis que tu te rases sans savon, tu te trompes. Regarde dehors, il fait beau et les chevaux se portent bien, ils n'ont pas peur de l'eau : hier j'en ai vendu vingt-cinq à Gendron. Alors.»

J'était un peu déçu par ma tante Alphonsine. Mais j'en ai une autre: ma tante Jeanne. Je suis allé voir ma tante Jeanne avec mon seau plein d'eau, au cas, et elle m'a reçu avec son sourire habituel (*ici, description du sourire).*

Alors, en me mouchant, je lui ai demandé si: « ». Comme elle n'avait pas compris parce que je me mouchais, je lui ai répété presque mot pour mot: «La valise de mon père a quitté la chaise du Lord hier et depuis je n'ai plus de radis ni de calorifère, ni rien. Voulez-vous m'dire, ma tante Jeanne?»

Alors ma tante Jeanne a mis la main sur mon épaule et sans se fâcher le moins du monde, elle a dit: «Les plantations sont remplies de jeunes gens comme toi qui rêvent de grands espaces. Ne fuis donc pas ton destin, ami des rois et des belles qui cheminent. Tu n'auras qu'à rire doucement au fond d'un bois en lisant ta copie du journal. Et nul ne saura que tu es là. N'est-ce pas la réponse qu'il faut faire à ceux qui s'insurgent contre les lois?»

Et je lui ai dit: «Merci tante Jeanne, bonjour, une chance qu'une poche de tire ça coûte pas cher.»

J'ai pu rien dit d'plusse.